

PREMIÈRE PARTIE

J'OBSERVE L'OMBRE D'UNE MOUETTE qui se déplace parmi une foule de pieds sur le ciment, et je marche ; c'est un jour comme les autres de ma vie, j'ai avec moi la cloche, dont je serre dans ma main le battant de cuivre, et je me dis qu'après tout la première constante a été l'eau.

Deux garçons traînent vers moi un garçon plus petit au milieu des corps qui s'agitent en tous sens. Il sanglote. Je dois me pencher en avant pour l'entendre à travers le vacarme. « Monsieur, il dit que Billy Rudge a lancé des cailloux contre ses lunettes.

– Vous direz de ma part à Billy Rudge que si ça se reproduit il ira au bureau. »

Ils s'en vont au pas de course, tenant entre eux deux le petit garçon qui maintenant sourit derrière ses pauvres lunettes embuées. Je n'ai pas eu à réfléchir pour leur répondre. Après tant d'années à déambuler sur ce ciment, tout est maintenant devenu automatique : une main sur les cheveux pour reconforter, ou une petite tape sur l'épaule en guise d'avertissement ; la boîte de premiers soins marquée d'une croix rouge dans le bureau, et le téléphone pour l'ambulance quand il y a une fracture.

Je me tourne pour contempler le mouvement des ombres, qui traversent et retraversent majestueusement cet espace

de chaussures tournoyantes, et qui par moments restent sans bouger : comme elles sont calmes et gracieuses dans leur mouvement et dans leur immobilité ! Au-dessus de moi, l'air est plein de mouettes criardes décrivant des cercles maladroits ; elles ont sorti leurs pattes, leurs griffes sont ouvertes, et leurs yeux ressemblent à de petits boutons noirs fixés de chaque côté du crâne : elles sont à la recherche de morceaux de pain abandonnés.

« *Bhuil cead agan dul go dti an leithreas, a mbaistir ?* »

Un garçon me demande la permission d'aller aux toilettes.

« Pourquoi n'y es-tu pas allé avec ta classe quand j'ai sonné la cloche ? »

– J'ai oublié, monsieur.

– Tu as vraiment besoin d'y aller ?

– Pas vraiment, monsieur. » Il sourit et s'enfuit à toutes jambes, avant que je n'aie eu le temps de lui répondre machinalement : « Alors, pourquoi me poser la question ? » Je ne le rappelle pas, et je me remets à suivre les mouvements d'une ombre sur le sol, tandis que je sens dans ma main la chaleur du battant de la cloche. Soudain je suis pris d'un frisson : un jour j'ai cru que cela continuerait ainsi à l'infini, avec la récréation de midi tous les jours, jusqu'au moment où je partirais en retraite à soixante-cinq ans – et pourtant c'est aujourd'hui le dernier jour où je me promène avec cette cloche. Ce soir, quand je le verrai dans son bureau à huit heures, il me signifiera mon renvoi. Une odeur d'urine me parvient des toilettes, dont les petites fenêtres sont entrouvertes sous l'auvent.

Les ombres passent sur la cour en ciment, violentes et très rapides ; j'en cherche une plus lente, que je puisse suivre des yeux, et finalement je lève la tête vers le ciel où,

comme en miroir, l'agitation des ombres se reflète en une frénésie d'ailes blanches aux endroits où les mouettes vont se précipiter sur les morceaux de pain.

J'observe la forme des bâtiments qui entourent de trois côtés le ciment sur lequel je marche. Les toilettes et les salles de classe, construites en béton, ont un toit plat, et seule la salle des fêtes, au milieu, a un toit pointu. Des rosiers aux formes irrégulières et un peu affaissées poussent sous ses fenêtres, dans une bande de terre noire longeant le mur, qui commence déjà à se fendiller au bout de dix ans : une construction moderne bien mal fichue, comme dans le reste du pays. La cour est divisée en deux moitiés dont les pentes vont dans des directions opposées. À l'époque du chantier on avait lu les plans de travers, et à cause de l'inclinaison du terrain les pluies avaient complètement inondé l'école ; il avait fallu refaire une moitié de la cour en orientant la pente vers le centre.

Par-delà les toits plats des salles de classe, je regarde l'école des filles, une vaste demeure du XIX^e siècle entourée de hêtres. Les marches en fer de l'escalier de secours montent jusqu'à la porte et la fenêtre derrière lesquelles les femmes prennent leur déjeuner ; dans le coin inférieur droit de cette fenêtre je devine des cheveux noirs que j'ai jadis embrassés, une femme que j'ai jadis aimée : cet amour a disparu, et l'un comme l'autre nous continuons à vivre bien qu'alors tout ait ressemblé à la mort. Maintenant que son pouvoir s'en est allé elle rougit quand nous nous rencontrons, elle qui se montrait indifférente à mon égard ou fatiguée de m'entendre quand elle détenait le pouvoir, elle rougit comme si pour elle la partie de sa vie qui avait disparu restait enclose par mon amour, et pouvait renaître si l'amour